– IV –

DE L'ALPHA À L'OMÉGA* : QUELQUES REMARQUES SUR L'ÉVOLUTION DE L'ÉCRITURE GRECQUE**

7

Lorsque le Professeur G. Cavallo m'a proposé de venir parler à son séminaire de paléographie, j'ai accepté cet honneur avec un plaisir d'autant plus grand que je savais devoir me trouver devant un auditoire averti, connaissant les grandes lignes de l'évolution de l'écriture grecque.

Le titre de cette conférence risquerait toutefois de donner des illusions aux auditeurs si le sous-titre, « Quelques remarques sur l'évolution de l'écriture grecque », ne venait apporter une limitation. Certes, au cours de cette heure, je parlerai de plusieurs lettres, et notamment de l'alpha et de l'oméga, mais je m'efforcerai surtout de mettre en évidence quelques-unes des règles générales qui commandent l'évolution de l'écriture grecque et ses transformations.

Alors que la paléographie grecque, longtemps endormie après être née, toute vive et armée comme Athéna, du cerveau génial de Bernard de Montfaucon, connaît depuis deux ou trois décennies un renouveau auquel ont contribué brillamment plusieurs de ceux qui m'écoutent aujourd'hui, il me semble que le moment est venu de lui d'appliquer une observation du fameux physicien Robert Oppenheimer : « Un des caractères propres aux sciences en développement est la découverte que les unités d'analyse utilisées sont trop petites »[1]. C'est ce que je tenterai de montrer en faisant appel à trois documents, copiés respectivement en Grèce vers le milieu du IVe siècle avant J.-C. (fig. 1), en Égypte au IIe siècle de notre ère (fig. 2), et en Sardaigne au VIIe siècle (fig. 3).

8

Avant d'aller plus loin, il est indispensable de rappeler ce qu'est l'écriture. Le dictionnaire français dénommé le *Petit Robert* distingue et définit trois sens qui concernent notre propos :

1. Représentation de la parole et de la pensée par des signes.
2. Type de caractères adopté dans tel ou tel système d'écriture.
3. Manière personnelle dont on trace les caractères en écrivant ; ensemble des caractères ainsi tracés.

* Si tratta del testo, corredato di note, della conferenza tenuta presso l'Instituto di Paleografia dell'Università di Roma « La Sapienza » il 1° aprile 1985.

** *Scrittura e civiltà* 10, 1986, p. 7-19 et 3 pl.

1. Cf. l'affirmation de Marcel Proust : « Si la connaissance des ensembles précède toujours celle des détails, elle facilite infiniment l'investigation de ceux-ci » (*À la recherche du temps perdu. Sodome et Gomorrhe*, t. IV 2, p. 243-244, dans la collection de « La Gerbe »).

Dans le cas de l'écriture grecque, il faut distinguer, suivant ces trois sens :

1. L'alphabet, un ensemble de signes qui transpose graphiquement le système phonique de la langue.

2. L'écriture de tel ou tel type (majuscule ou minuscule du livre, cursive du document), qui est une transcription de l'alphabet.

3. La réalisation de ce type d'écriture dans l'acte de copie du scripteur.

En faisant appel, par une analogie fondamentale, à la linguistique[2], on pourrait dire que l'alphabet, souvent commun à plusieurs langues d'origine et de structure différentes, est au langage ce que l'écriture est à la langue et sa réalisation à la parole. Et de même qu'au téléphone, dès les premiers mots, nous reconnaissons la voix de la personne qui nous appelle, de même, quelques lignes tracées sur une enveloppe nous permettent d'identifier son expéditeur. Dans l'écriture comme dans la voix, l'information donnée déborde largement le message transmis, d'où une différence capitale entre l'écrit et l'imprimé : ce dernier transmet et répète fidèlement, sans addition subjective, le message dont il est chargé.

Le rappel de quelques faits élémentaires, attestés en italien comme en français, nous aidera à voir plus clair. Si je vous demande comment vous
9 écrivez la première lettre de l'alphabet et que je vous invite à la tracer, écrirez-vous A ou a ? Quelles que soient les fioritures ou l'absence de fioritures de l'A majuscule, l'a minuscule a une forme pratiquement unique, ɑ ou ɑ, très différente de celle de la majuscule. Et si j'ouvre un livre imprimé, je découvre une autre forme de la minuscule, a, à laquelle correspond *a* dans l'italique. Pourquoi ces différences ? Mon livre ouvert, je lis quelques lignes et relève des formes apparentées entre elles parce qu'elles sont faites des mêmes éléments, un cercle et une barre verticale : p q d b. Ces formes se déduisent l'une de l'autre par symétrie ou par rotation :

– symétrie par rapport à un axe vertical : p | q d | b ;
– symétrie par rapport à un axe horizontal : $\frac{d}{q}$ $\frac{b}{p}$
– rotation de 180° : p ↷ d d ↷ p q ↷ b b ↷ q.

Certaines de ces corrélations se retrouvent dans l'écriture manuelle, par exemple pour q et d, qui subsistent tels quels, à peu de chose près. D'autres disparaissent : le cercle du p et du b, placé à la droite de la ligne verticale, s'ouvre ; la barre du b s'orne d'une boucle supérieure. Et de nouvelles

2. F. de Saussure fait jouer l'analogie dans l'autre sens : « Comme on constate un état de choses identique dans cet autre système de signes qu'est l'écriture, nous le prendrons comme terme de comparaison pour éclairer toute cette question [du signifiant linguistique] ». La suite du passage (*Cours de linguistique générale*, Lausanne – Paris 1916, p. 171-172), que je ne cite pas ici faute de place, devrait être lue et méditée par les paléographes, car peu nombreux sont ceux qui, comme C. Questa (Paleografia e semiotica, dans *Rivista di filologia e di istruzione classica* 100, 1972, p. 369-378, en particulier p. 371-373, article reproduit, avec de légères retouches jusque dans le titre, dans *Numeri innumeri : ricerche sui cantica e la tradizione manoscritta di Plauto*, Roma 1984, p. 225-237 : Paleografia e semiologia), en ont vu l'importance pour leur discipline.